

## Tradition et critique des textes grecs

M. Jean IRIGOIN, membre de l'Institut  
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

*Cours : La tradition des tragiques grecs (suite)*

Comme l'an passé, l'actualité théâtrale a fourni l'introduction du cours. Parmi les représentations de pièces antiques, celles des *Troïades* d'Euripide a retenu notre attention : au lieu de faire appel à un traducteur ou adaptateur contemporain, tel Jean-Paul Sartre pour les *Troyennes* (c'est-à-dire la même tragédie), les responsables du Théâtre des Oiseaux (Paris) ont choisi la traduction de Leconte de Lisle. Ce poète, qui a joué un rôle décisif dans cette étape de la tradition des œuvres dramatiques antiques qu'est leur passage dans une langue moderne, méritait à un tel titre de retenir l'attention.

Dans la préface de ses *Poèmes antiques* (1852), Leconte de Lisle déclarait que depuis Homère, Eschyle et Sophocle, la décadence et la barbarie avaient envahi l'esprit humain. Pour permettre à ses contemporains de connaître les œuvres de l'hellénisme archaïque et classique, il a consacré une part notable de son activité à la traduction des poètes grecs, d'Homère à Théocrite, en passant par Hésiode et par les tragiques. L'entreprise s'est étendue sur un quart de siècle : commencée en 1861 avec les Idylles de Théocrite et les Odes anacréontiques, elle s'achève en 1885 avec le théâtre d'Euripide, le dernier des tragiques. C'est au milieu de ce cadre que s'inscrivent les *Érinnyes* de Leconte de Lisle, jouées à Paris le 6 janvier 1873. Écrite en vers, cette adaptation en deux parties (*Klytaïmnestra* et *Orestès*) des deux premières tragédies de l'*Orestie* a suivi de peu la traduction d'Eschyle, parue l'année précédente ; elle montre bien la liberté du poète face aux intentions du traducteur.

Il convient de citer à ce sujet quelques lignes de l'avant-propos du volume de 1861. Leconte de Lisle s'inscrit contre les traductions « spirituelles » (p. iv), celles qui d'Homère, de Virgile, de Dante, de Milton, du Tasse, ont fait « d'honorables écrivains français, débarrassés de tout caractère propre,

dont les hommes de goût peuvent lire les ouvrages sans crainte. Les noms aux désinences ridicules ont disparu ; les termes barbares, que nous ne rencontrons point chez nos bons auteurs, ont fait place à des locutions permises par le dictionnaire de l'Académie ; les mœurs ont été réformées, et les vertus modernes brillent du plus vif éclat dans l'antiquité païenne ». Après avoir ironisé sur « ces prodigieux résultats » et sur « les justes sévérités de la haute critique » encourues par Châteaubriand avec sa traduction du *Paradis Perdu*, par Lamennais avec celle de la *Divine comédie*, Leconte de Lisle se présente comme un partisan, et un praticien, de la version qu'il appelle « littérale » : « J'ai pris, autant qu'il était en moi, l'empreinte exacte de l'expression. Estimant impossibles les traductions en vers, j'ai cru que la prose suffisait » (p. IV). Après cette décision, d'importance capitale pour un poète comme lui, il conclut : « Cet essai est donc indigne de l'attention des esprits sérieux qui régissent la littérature ; mais peut-être sera-t-il de quelque utilité aux poètes et aux artistes qui, ne lisant point Théocrite dans sa langue, ne le connaissent qu'à travers le bon français officiel ou par les imitations qu'en a faites Virgile » (p. IV-V).

Leconte de Lisle s'établit donc à contre-courant d'une tradition française qui remontait au XVII<sup>e</sup> siècle (le XVI<sup>e</sup> siècle agissait tout différemment) : elle visait à faire des œuvres antiques des ouvrages contemporains du traducteur et de ses lecteurs, tendance qui apparaît encore aujourd'hui dans un certain nombre de reprises du théâtre grec ou latin. L'intention de Leconte de Lisle est au contraire historique : il cherche à « restituer, grâce à la littéralité la plus scrupuleuse, les façons de penser, de sentir, de parler, d'agir, de vivre et de chanter, des Grecs authentiques d'il y a trois mille ans », comme l'écrit Georges Mounin, un savant spécialiste des problèmes de la traduction (*Les belles infidèles*, Paris, 1955, p. 99). Certes, on a pu se moquer de la transcription des noms propres, où Achille devient Akhilleus et le centaure Chiron Khirôn, mais le procédé ne valait pas que pour l'œil : Leconte de Lisle refusait qu'Apollon pût rimer avec pantalon ; il écrivait Apollôn, à prononcer Apollônn(e). Le procédé visait à dépayser le lecteur, en distinguant les dieux de l'Olympe et les allégories de Boileau, les héros d'Homère et les personnages de Racine. A la différence du traducteur classique qui, en faisant passer une œuvre d'une langue à une autre, cherchait à réduire ou même à abolir l'écart temporel entre l'auteur original et le lecteur de la traduction, Leconte de Lisle s'attache à rendre sensibles, presque palpables, les millénaires qui séparent deux civilisations, deux mondes culturels, celui dans et pour lequel l'un a écrit, celui où l'autre vit. Cette tentative originale, qui est maintenant devenue la règle pour la plupart des traducteurs, était l'œuvre d'un écrivain, et c'est ce qui fait la différence avec tant de ceux qui l'ont suivi. Comme G. Mounin le dit fort bien à propos de sa traduction de l'*Illiade* : « La grande leçon de Leconte de Lisle, (c'est) l'homogénéité poétique d'une traduction, faite de main de maître par un homme qui (...) savait en poète ce qu'est l'unité d'une œuvre et ce que sont les moyens de cette unité (...). L'*Illiade* de

Leconte de Lisle est une unité esthétique, et c'est, à ce titre, un chef-d'œuvre de la langue française *en soi* » (*ibid.*, p. 157).

En rendant justice au poète parnassien, on a invité les auditeurs à réfléchir aux problèmes théoriques et pratiques de la traduction et à considérer, notamment pour ceux qui ignorent la langue grecque, tout ce qu'un traducteur de la tragédie attique est contraint de sacrifier, à commencer par le rythme du vers et sa musique accentuelle, inconciliables avec les possibilités offertes par la langue française comme l'avait bien vu Leconte de Lisle, partisan de la traduction en prose des œuvres poétiques. Grâce à l'amical concours du professeur S.G. Daitz (New York), de passage à Paris, on a pu faire entendre une restitution aussi fidèle que possible de l'original grec. Quant aux remarques faites au sujet de l'écart temporel qui sépare de l'œuvre originale les spectateurs ou simples lecteurs d'aujourd'hui, il ne doit pas non plus donner lieu à des anachronismes relatifs au dessein ou aux propos de tous ceux qui ont joué un rôle dans la transmission du texte des tragiques dans l'Antiquité et ultérieurement, jusqu'à la Renaissance. Il convient de replacer dans leur temps et dans leur milieu social et culturel les hommes et les institutions dont il sera question.

Dans le cours de l'année précédente, on avait montré les réalités de la pratique théâtrale à Athènes et évoqué les personnages qui, du poète tragique Eschyle et de ses *Perses*, joués en 472, au philosophe Aristote, mort en 322, cent cinquante ans plus tard, sont les uns par leurs œuvres dramatiques, les autres par leur intérêt pour la doctrine et l'histoire littéraires, à l'origine de ce qui ne tarde pas à devenir la tradition des tragiques. L'édition établie à Athènes entre 340 et 330, à l'initiative de l'homme d'état Lycurgue, montre l'importance que le pouvoir politique attache au texte des trois grands tragiques, qui se trouve ainsi en quelque sorte authentifié, fixé et pérennisé. Cette année-ci, on a cherché, en suivant la même ligne, à mettre en évidence la variété des éléments qui entrent en jeu quand on cherche à déterminer les causes d'une évolution historique au lieu de se contenter de relater des faits. C'est pourquoi, au moment d'aborder l'histoire de la tradition des tragiques au cours de la période hellénistique, on a dû remonter un peu plus haut. Si le cours de l'année précédente s'était achevé avec la mort d'Aristote, celui de cette année a commencé une douzaine d'années plus tôt, avec le début des conquêtes d'Alexandre, — le plus célèbre des élèves d'Aristote — qui, de 333 à 331, occupe tout le littoral méditerranéen de l'empire perse et se rend maître de l'Égypte. A la suite d'un songe, le souverain macédonien fonde dans ce pays, au début de 331, une ville à laquelle il donne son nom, Alexandrie. Située au-delà de l'extrémité occidentale du delta, à l'abri de l'île de Pharos, sur la lagune qui sépare le lac Maréotis de la mer, principal port, et porte de sortie, de l'Égypte sur la Méditerranée, Alexandrie est une ville où Grecs et Égyptiens se sentent également chez eux, une ville qui sera pendant plusieurs siècles la capitale économique et culturelle du monde

méditerranéen oriental. L'influence exercée par Aristote sur Alexandre apparaît dans l'expédition que le souverain envoie à la recherche des sources du Nil (sorte de prélude à l'expédition du général Bonaparte, d'où est sortie la *Description de l'Égypte*), puis avec le groupe de savants qui l'accompagnera dans sa lointaine campagne d'Orient, jusqu'aux portes de l'Inde. Alexandre ne reverra pas « sa » ville : il meurt à Babylone le 13 juin 323 ; mais son corps embaumé à l'égyptienne finira, après diverses péripéties, par être enseveli à Alexandrie.

L'expédition d'Alexandre a contribué, entre autres effets, à répandre dans tout l'Orient, de l'Égypte à la Haute-Asie, l'usage de la langue grecque et, avec lui, la connaissance des œuvres littéraires de la Grèce archaïque et classique. On pourrait parler d'une véritable explosion de l'hellénisme, qui essaime jusque dans des régions situées à plusieurs milliers de kilomètres de la Grèce.

Rien ne montre mieux cette expansion que les restes exceptionnels qui ont été trouvés dans les fouilles françaises d'Aï Khanoum, à l'extrémité nord-est de l'Afghanistan, juste avant l'entrée des troupes soviétiques dans ce pays. Ces découvertes témoignent de la présence d'œuvres littéraires grecques dans une contrée reculée, aux confins de la Chine et de l'Inde <sup>1</sup>.

Le 18 septembre 1977, dans la partie des bâtiments du palais dite « la trésorerie », on a dégagé, entre deux couches de boue séchée, les restes d'un livre de papyrus réduit à l'état de poudre, mais dont l'encre au carbone s'était déposée, à l'envers, sur la couche de boue supérieure. Le texte ainsi resté lisible reproduit quatre colonnes, mutilées, d'un dialogue philosophique de type platonicien. Que l'auteur soit Aristote jeune, Speusippe ou Xénocrate, il n'est pas possible de le déterminer. En revanche, il est certain qu'il s'agit d'un dialogue sur la philosophie, où il était traité de la théorie des Idées. D'après l'écriture, la copie peut être datée du milieu du III<sup>e</sup> siècle, soixante-dix ou quatre-vingts ans après le passage d'Alexandre.

Le même jour, à peu de distance, on a découvert deux autres restes d'écriture conservés dans les mêmes conditions, mais avec une différence capitale : alors que, dans la première trouvaille, la texture fibreuse du papyrus s'était, avant décomposition, imprimée dans la boue qui en gardait la trace, cette fois-ci la surface de la boue séchée était lisse, d'où l'hypothèse qu'on avait affaire à un rouleau de cuir, plutôt que de parchemin, en raison de la datation probable, III<sup>e</sup>/II<sup>e</sup> siècle, des deux nouveaux fragments. Le texte qu'ils portent est en vers, des trimètres iambiques, et a donc de fortes chances de provenir d'une œuvre dramatique, sans que, dans l'état de ces restes, on puisse décider entre tragédie ou comédie.

1. Je tire les indications qui suivent de l'article de Claude Rapin et de mon collègue Pierre Hadot, *Les textes littéraires grecs de la trésorerie d'Aï Khanoum*, dans *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. 111, 1987, p. 225-266.

A propos de cette seconde découverte, on a rappelé que, d'après Plutarque (*Vie d'Alexandre* 8, 3), Alexandre, qui n'avait emporté avec lui en Haute-Asie que l'*Illiade*, se fit envoyer des livres par Harpale, son ami d'enfance et son trésorier. Parmi eux se trouvait « un grand nombre de tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle ». L'ordre dans lequel sont rangés les trois tragiques n'est pas indifférent : Alexandre avait une préférence pour le premier, dont il connaissait par cœur des passages entiers et qu'il aimait à citer (*ibid.*, 10, 7 ; 53, 2 et 4) ; la seule mention, par Cleitos, d'un vers de l'*Andromaque* d'Euripide : « Hélas ! Comme est mauvais l'usage admis en Grèce ! » (v. 692) a suffi pour éveiller dans la mémoire du souverain la suite de la tirade (v. 693-700) et provoquer le geste fatal dont fut victime le malheureux citateur (*ibid.*, 51, 8-10).

Avec les découvertes d'Aï Khanoum, il serait permis de rêver à l'influence que les œuvres philosophiques et dramatiques de la Grèce, parvenues dans le bassin de l'Indus, ont pu exercer sur le développement de la pensée et de la littérature de l'Inde, et jusque dans l'Extrême-Orient. Plutôt que de se lancer dans de telles spéculations, on a préféré revenir sur un terrain plus solide, en Égypte.

On a donc retracé brièvement l'histoire de cette province à partir de la mort d'Alexandre, où elle est attribuée à l'un des « somatophylaxes » (gardes du corps) du souverain, Ptolémée, fils de Lagos. Satrape d'Égypte, il en deviendra roi dans les années 306-304, période où, pour contester les prétentions d'Antigone le Borgne à revendiquer l'ensemble de l'héritage d'Alexandre, les diadoques prennent successivement le titre de roi. Ptolémée devient ainsi le premier d'une dynastie de souverains d'Égypte, où les usages matrimoniaux et l'emploi des mêmes noms, même pourvus d'un surnom, rendent peu claires les filiations et risquent d'embrouiller une chronologie fondée sur le roi en exercice. Un tableau distribué aux auditeurs a permis de clarifier la situation et d'éviter des équivoques.

Ces préalables étaient nécessaires pour faire comprendre comment et dans quelles conditions Alexandrie va succéder à Athènes comme capitale culturelle, avec le passage du monde grec, relativement réduit, à l'immense monde hellénistique issu des conquêtes d'Alexandre.

Le rôle joué par Ptolémée Sôter dans ce transfert fut décisif. Cet ancien général d'Alexandre était aussi un homme cultivé qui, vers la fin de sa vie, entreprit d'écrire l'histoire de la grande aventure dont il avait été l'un des acteurs dans sa jeunesse ; de cette œuvre ne nous est parvenue qu'une trentaine de fragments cités par des historiens postérieurs. Comme Alexandre, Ptolémée aimait à s'entourer de savants et de poètes, et à s'entretenir avec eux. C'est à leur intention qu'il créa aux alentours de 295 le *Mouseion*, c'est-à-dire le « Sanctuaire des Muses », éponyme de nos musées d'aujourd'hui, et y adjoignit une bibliothèque qui s'enrichit rapidement grâce à ses libéralités.

Ptolémée, en effet, semble être le premier, parmi les Grecs, à avoir compris le prestige supplémentaire que la possession de livres mis libéralement à la disposition des savants peut apporter à un souverain puissant, maître d'un royaume riche et bien administré. Son exemple ne tardera pas à être imité : Antiochus le Grand (223-188) nomme le poète Euphorion de Chalcis à la tête de la bibliothèque publique d'Antioche, la capitale des Séleucides ; quelques décennies plus tard, Eumène II (197-159) confie à un théoricien du langage, le stoïcien Cratès de Mallos, le soin d'organiser et de gérer la bibliothèque construite à côté du grand temple d'Athéna, sur l'acropole de Pergame. Dix-sept ou dix-huit siècles plus tard, après le pape et quelques grands seigneurs d'Italie, François I<sup>er</sup> en France, puis Philippe II d'Espagne considéreront comme un de leurs devoirs et comme une manifestation de leur souveraineté l'enrichissement de leurs bibliothèques respectives, à Fontainebleau et à l'Escurial.

Il est probable que l'idée de créer à Alexandrie un *Mouseion* a été suggérée à Ptolémée par un ancien disciple d'Aristote qui, pendant dix années, avait été le chef politique d'Athènes, Démétrios de Phalère. Ce personnage tantôt vilipendé, tantôt dépouillé de ses œuvres, tantôt oublié ou négligé, fait le lien entre Athènes et Alexandrie, et aide à comprendre l'influence que certains aspects de l'École d'Aristote ont exercée sur la formation et le développement du Musée et de sa bibliothèque.

Élève d'Aristote dans les dernières années où celui-ci enseigna, lié d'amitié avec Théophraste, le premier successeur du Maître, Démétrios fut amené à assurer habilement et avec modération, en 317, le passage d'une démocratie à peine restaurée à un régime censitaire favorable aux partisans de la Macédoine. Pendant dix ans il gouverna la cité d'Athènes en qualité d'« épimélète ». L'un des meilleurs connaisseurs de cette période, Éd. Will, le qualifie de « digne représentant de cette intelligentsia péripatéticienne qui ne demandait qu'à passer de la théorie à la pratique politiques » (comment ne pas penser au mot de Platon, dans la *République* 5, 473 c, sur les philosophes devenus rois ?). Le gouvernement de Démétrios dura dix ans. Lorsque le fils d'Antigone le Borgne, l'un des généraux et successeurs d'Alexandre, s'empare d'Athènes en 307, il est accueilli en libérateur, et c'est alors qu'est réhabilité Lycurgue, l'homme d'état à l'initiative de qui avait été établie l'édition officielle des trois tragiques. Quant à Démétrios de Phalère, il s'enfuit en Béotie, à Thèbes, où il séjournera une dizaine d'années, jusqu'à la mort (297) de Cassandre, le roi de Macédoine. Il se rend alors à Alexandrie et se met au service de Ptolémée. Son expérience politique, sa formation philosophique auprès d'Aristote, ses œuvres littéraires (dont la critique lui refuse la seule qui nous soit parvenue, un traité *Du style*), voilà autant de motifs qui ont poussé Ptolémée à s'intéresser à lui et à réaliser le projet du Musée.

C'est dans le vaste quartier du palais royal que fut installée cette institution avec sa bibliothèque. Strabon, qui a visité l'établissement, en donne une

description détaillée au livre XVII de sa *Géographie* et le définit comme un lieu de rencontre entre savants et érudits. On peut penser, à titre de comparaison, à Princeton, à All Souls d'Oxford ou au Collège de France. Dans cette fondation royale, les pensionnaires étaient nourris gratuitement, percevaient une rémunération et étaient dispensés des taxes et impôts habituels. Mais les philosophes en étaient exclus. Que ce soit pour ne pas faire de concurrence au Lycée ou plutôt pour éviter les affrontements entre des écoles concurrentes, ou encore pour d'autres raisons, peu importe. Il est assuré que, jusqu'à la conquête romaine, Athènes a gardé le premier rang dans l'enseignement philosophique.

Réunir des savants et des érudits ne suffit pas. Il faut leur donner les moyens de travailler. Ptolémée et son conseiller avaient compris que la connaissance se développe non pas en faisant table rase du passé, mais à partir des acquis antérieurs et en se fondant sur la documentation la plus large possible. Aristote est peut-être le premier à l'avoir reconnu ; il est en tout cas le premier à en avoir tiré les conséquences. Il suffit de rappeler ce qui a été dit l'an dernier des didascalies dramatiques et de ses travaux d'histoire et de critique littéraires. Pour rassembler des livres et constituer le fonds de la bibliothèque, simple annexe du Musée mais qui, dans la mémoire collective, a supplanté le Musée lui-même comme symbole de la culture hellénistique (cf. le livre de L. Canfora, *La véritable histoire de la bibliothèque d'Alexandrie*, Paris, 1988), Ptolémée I<sup>er</sup> († 283), après lui son fils Ptolémée II Philadelphe († 246), puis Ptolémée III Évergète († 221) fils de ce dernier, n'ont pas ménagé leurs efforts ni les deniers publics. C'est ainsi qu'ils ont acquis la bibliothèque de documentation d'Aristote et même, dans des conditions discutables, l'exemplaire officiel des tragiques établi à Athènes au temps de Lycurgue.

Parmi les savants réunis au Musée, le plus important était celui qui avait en charge la bibliothèque. Les noms des bibliothécaires sont connus, mais leur ordre de succession n'a été assuré qu'après la publication, en 1914, d'un papyrus donnant des listes d'hommes célèbres (*P. Oxy.* 1241). Quant à leur origine, de Zénodote d'Éphèse à Aristophane de Byzance, elle montre l'extension du rayonnement culturel d'Alexandrie à partir du début du III<sup>e</sup> siècle.

Pour ce qui est de la bibliothèque, la tâche des érudits du Musée a consisté, une fois les livres acquis, à les rassembler, à les classer en vue d'en tirer des textes plus ou moins définitifs (ce qui simplifiait le problème du classement et de la consultation), enfin à les commenter. Il a fallu commencer par recenser les livres d'un même auteur ou appartenant à un même genre littéraire, puis résoudre les problèmes de classement de l'ensemble des livres. Le premier bibliothécaire, Zénodote, avait été précepteur du futur Ptolémée II ; sa nomination, vers 285, semble en relation avec la disgrâce — suivie rapidement de la mort — de Démétrios de Phalère. Il se chargea d'Homère avec les

autres poètes épiques, et des poètes lyriques. Parmi les innovations qu'on lui doit, il faut mentionner l'introduction du classement alphabétique (par la seule initiale) et l'usage d'un signe critique, l'obel, usage que développeront ses successeurs. A ses deux assistants, Lycophron de Chalcis et Alexandre d'Étolie, il confia les œuvres dramatiques, au premier les comédies, au second les tétralogies (tragédies et drames satyriques). Tous deux étaient des poètes. L'*Alexandra* de Lycophron nous est parvenue. Quant à Alexandre, il a composé des tragédies (il figure à ce titre dans la *Pléiade* alexandrine), de petits poèmes à la mode hellénistique et des élégies, dont ses Μούσαι qui sont une œuvre d'histoire littéraire ; de toute sa production il ne subsiste qu'une vingtaine de fragments, dont quelques vers sur Euripide (fr. 7). Ses fonctions au Musée n'ont pas duré longtemps : en 276, il quitte son poste pour se rendre à la cour d'Antigone Gonatas, alors roi de Macédoine, un souverain cultivé qui se plaît à rassembler autour de lui philosophes, poètes et historiens. Alexandre avait-il à cette date achevé sa tâche au Musée ? Il est permis d'en douter.

Ces travaux préliminaires, avec les problèmes d'attribution et de datation qu'ils posaient, ont été facilités par les *Didascalies* d'Aristote, déjà étudiées l'an passé. Combinés avec d'autres, ils ont servi de fondement à la grande entreprise des *Pinakes* (« Tableaux ») de Callimaque (vers 300-240). De ce grand poète, originaire de Cyrène, seuls six hymnes nous sont parvenus par la voie des manuscrits byzantins, mais les découvertes papyrologiques ont fait connaître des fragments importants d'autres œuvres poétiques. Ses relations avec la famille royale étaient bonnes : son fameux poème sur la *Boucle de Bérénice*, qui devait être traduit en latin par Catulle (carm. 66), célèbre l'épouse de Ptolémée III, Bérénice, fille du roi de Cyrène, Magas. Cependant, il ne fut jamais nommé bibliothécaire du Musée, où il a rédigé ses *Pinakes* qui font de lui le créateur de la biobibliographie (cf. R. Blum, *Kallimachos und die Literaturverzeichnis bei den Griechen*, dans *Archiv für Geschichte des Buchwesens* 18, 1977, 360 colonnes). Il faut distinguer ses *Pinakes* en 120 livres (soit 120 rouleaux de papyrus), catalogue général des auteurs et des œuvres, et son *Pinax* des auteurs dramatiques, classés chronologiquement (Πίναξ καὶ ἀναγραφὴ τῶν κατὰ χρόνον καὶ ἀπ'ἀρχῆς γενομένων διδασκάλων). C'est naturellement à ce dernier qu'on s'est d'abord intéressé. Se fondant sur les *Didascalies* d'Aristote, Callimaque a cherché à améliorer et à compléter cette œuvre grâce aux ressources fournies par la bibliothèque du Musée. Le *Pinax* ne nous est pas parvenu, mais on a découvert à Rome les restes d'une grande inscription (I<sup>er</sup>/II<sup>e</sup> siècle de notre ère) qui couvrait l'un des murs d'une bibliothèque gréco-latine de la capitale. Trois fragments étaient connus de longue date, trois autres ont été découverts et publiés en 1960 par L. Moretti (*Athenaeum*, n.s. 38, p. 263-282). Ces restes concernent non pas des tragédies, mais des comédies représentées à Athènes, la plus ancienne en 440, la plus récente en 349, aux fêtes des Grandes



Dionysies et aux Lénéennes. La présentation tient compte de plusieurs facteurs :

- 1) les poètes sont classés dans l'ordre chronologique, suivant la date de leur première représentation ;
- 2) leurs pièces sont énumérées d'après le rang qu'elles ont obtenu aux concours ;
- 3) le concours des Grandes Dionysies passe avant celui des Lénéennes.

Ce classement fondé sur la prééminence d'un concours a été adopté aussi pour l'édition alexandrine de Pindare où les quatre livres des *Épinicies* célébrant des vainqueurs aux grands concours gymniques de la Grèce sont rangés dans l'ordre de préséance des dieux (Zeus : *Olympiques* ; Apollon : *Pythiques* ; Poséidon : *Isthmiques*, puis de nouveau Zeus : *Néméennes*), avec, dans chaque livre, un même classement par épreuves, le premier rang étant attribué à la course de quadriges.

Pour la tragédie, l'inscription de la bibliothèque romaine permet d'entrevoir, sans plus, quels en étaient les principes de classement. Une autre inscription, contemporaine de la précédente et elle aussi mutilée, apporte une lumière supplémentaire. Connue seulement par une copie manuscrite de sept fragments, faite à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par un érudit italien, elle était attribuée à l'île de Rhodes. Mais, il y a une trentaine d'années, L. Moretti a découvert à Rome, dans le pavement de Saint-Paul-hors-les-Murs, un huitième fragment. L'inscription est donc d'origine romaine. Son contenu est relatif à des victoires remportées par des comédiens dans des tragédies ou des drames satyriques joués à Athènes et à Rhodes (d'où l'erreur d'attribution initiale). Les pièces dans lesquelles ont triomphé les acteurs sont citées avec leur titre et le nom de leur auteur, par exemple celui de Sophocle (fr. 223, 7). La comparaison avec les restes des *Didascalies* d'Aristote permet de dater de 387 et des environs de 385 deux des acteurs couronnés, Cléandros et Thrasybulos. Toutefois, par la place donnée aux acteurs, cette seconde inscription romaine ne doit pas être rattachée directement aux *Pinakes* de Callimaque ; elle se situe plutôt dans la série des listes établies par les associations d'artistes, comme les « technites dionysiaques » (expression déjà employée dans les *Problèmes* aristotéliens [sect. 30, 10] ; cf. *Rhétorique* III 1405a 23), qui groupaient musiciens et acteurs professionnels (cf. I.E. Stefanis, *Dionysiakoi Technitai*, Hérakleion, 1988). La source commune de ces listes et des *Pinakes* doit être les *Didascalies* d'Aristote, mais les unes et les autres ont été élargis et complétés ultérieurement.

Si les œuvres dramatiques, avec le *Pinax* de Callimaque, ont eu droit à un traitement particulier en raison des représentations et des concours, il ne s'ensuit pas qu'elles aient été écartées des *Pinakes* en 120 livres. Toutefois, celles que le poète érudit a recensées dans son *Pinax* en déclarant qu'elles ne

sont pas conservées, ne figuraient pas dans les *Pinakes*, qui sont à la fois le catalogue et le fichier de la bibliothèque du Musée.

Tout divers qu'ils étaient par leur contenu, les livres rassemblés dans cette bibliothèque respectaient les normes de présentation adoptées dans la librairie attique du IV<sup>e</sup> siècle : une mesure commune, le *stique*, équivalent d'un hexamètre homérique (35 ou 36 lettres en moyenne) ; un décompte stichométrique marginal, de 100 en 100, marqué par les lettres de l'alphabet (ce qui implique qu'un total de 2 499 stiques est un maximum) ; une récapitulation stichométrique finale, en notation acrophonique. Pour les œuvres dialoguées, un système de ponctuation interne (blanc ou deux points superposés) est associé à une signalisation marginale (la *paragraphos*) sans que soit mentionné le nom, même abrégé, des interlocuteurs. A titre d'exemple, on a distribué aux auditeurs, grâce à l'obligeance de M.A. Blanchard, directeur de l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne, une reproduction partielle d'une comédie de Ménandre, *Les Sicyoniens*, où, en sus des particularités déjà mentionnées, les vers présentent un alignement différent selon leur longueur (trimètres ou tétramètres). De là, on a cherché à déterminer quelques particularités de l'exemplaire officiel des trois tragiques. Chaque pièce, transcrite sur un rouleau de papyrus, garde son unité mais acquiert en même temps son indépendance. Dans ces conditions, un premier classement par auteur est le plus probable, mais il serait imprudent de prétendre préciser davantage.

Avec Callimaque, on voit clairement le projet qu'il a réalisé dans ses *Pinakes*. Certes, aucune des citations explicites qui en sont faites (fr. 429-435 Pfeiffer) ne concerne les tragiques, mais leur comparaison offre un moyen de restituer le classement général et le plan des notices :

- 1) classement par grandes catégories d'auteurs, par exemple *poètes*, avec des subdivisions par genre, *poètes tragiques* ;
- 2) dans chaque subdivision, classement alphabétique (par la seule initiale) des noms d'auteur ;
- 3) pour chaque auteur, indications biobibliographiques sur l'homme et l'œuvre ;
- 4) titres des ouvrages conservés, classés alphabétiquement, et chaque fois suivis de leur *incipit* (le vers initial pour les tragédies) et du total stichométrique.

Parmi d'autres fragments qui ne sont pas attribués explicitement aux *Pinakes* (fr. 436-452 Pfeiffer), il faut mentionner une remarque concernant l'*Andromaque* d'Euripide (fr. 451 = *sch. Androm.* v. 445) : « Il n'est pas possible de fixer avec précision la date de ce drame, car il n'a pas été représenté à Athènes. Callimaque dit qu'il est attribué à Démocratès ». De ces remarques il découle que, faute de figurer dans les *Didascalies* qui concernent seulement les représentations données à Athènes, la tragédie ne pouvait être datée, mais que Callimaque avait trouvé dans les mêmes *Didasca-*

lies une tragédie portant le même titre et attribuée à Démocratès de Sicyone ; celui-ci est mentionné comme étant l'auteur de vingt tragédies dans une liste de poètes tragiques fournie par un papyrus de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère (*P. Tebtunis* 695). Cette scholie fait apparaître à la fois la rigueur et le souci de précision de Callimaque.

Les deux ouvrages biobibliographiques du poète érudit seront le fondement de tous les travaux ultérieurs du même genre. Dès la fin du III<sup>e</sup> siècle, un grammairien qui procurera l'édition alexandrine des tragiques, Aristophane de Byzance, a publié sous le titre de « Sur les *Pinakes* de Callimaque » des *addenda et corrigenda* en plusieurs livres à l'ouvrage monumental de son devancier. Dans les manuscrits byzantins, les « arguments » qui précèdent la plupart des tragédies remontent en définitive aux *Pinakes*. Ceux-ci sont aussi à l'origine des listes de tragédies disposées dans l'ordre alphabétique que l'on trouve, pour Eschyle, dans le *Mediceus*, manuscrit byzantin du milieu du X<sup>e</sup> siècle, et pour Euripide, au dos d'une statuette antique du poète conservée au Musée du Louvre. Le même principe de classement est adopté, dans la notice de la *Souda*, pour les vingt tragédies de Lycophron, l'auxiliaire de Zénodote, et dans un papyrus du II<sup>e</sup> siècle de notre ère (*P. Oxy.* 2659) pour les comédies d'Aristophane (liste reproduite dans l'*Ambrosianus* L 39 sup., mais réduite dans la *Souda* aux onze comédies transmises par les manuscrits byzantins). Il arrive enfin que quelques pièces soient pourvues d'un numéro d'ordre : chez Sophocle, l'*Antigone* porte le n<sup>o</sup> 32 ; chez Euripide, l'*Alceste* a le n<sup>o</sup> 17. Chez les deux tragiques ce classement ne s'explique pas alphabétiquement, alors que, pour Aristophane, les numéros affectés au *Géras* (9) et aux *Oiseaux* (30, correction de 35) correspondent au classement alphabétique de la liste mentionnée ci-dessus.

La tâche entreprise par Zénodote et ses assistants a abouti d'abord aux *Pinakes* de Callimaque, mais il faudra encore quelques décennies pour que soit mise au point une édition critique des tragiques. Ce sera l'œuvre d'Aristophane de Byzance († 180), successeur lointain de Zénodote puisqu'entre eux deux la direction de la bibliothèque du Musée a été assurée par deux personnages remarquables, le poète Apollonios (dit de Rhodes), auteur des *Argonautiques*, et le savant Ératosthène.

Apollonios, né à Alexandrie dans les premières années du III<sup>e</sup> siècle, fut en poésie un disciple de Callimaque. Nommé précepteur du futur Ptolémée III, il accéda à la direction de la bibliothèque quand son ancien élève fut devenu un homme. Son poème épique révèle en lui l'intérêt de l'érudit pour les mots rares et les vieilles légendes — et en cela il se montre un disciple fidèle de son maître — mais avec une puissance et un souffle qui ont paru démodés à beaucoup de ses contemporains. Accusé de manque de goût ou de discernement (ne paraissait-il pas vouloir rivaliser avec Homère ?), il tomba en disgrâce, fut exilé et mourut à Rhodes, d'où ce surnom qui n'est pas un véritable ethnique.

Il ne semble pas qu'Apollonios ait joué un rôle dans la tradition des tragiques. Mais il s'intéressait à eux et, suivant les indications d'Aristote, il opta pour une épopée renouvelée où la tragédie tint une place. Le philosophe n'avait-il pas écrit, au chapitre 24 de sa *Poétique*, « L'épopée diffère de la tragédie par la longueur de la composition et par le mètre. Nous avons défini plus haut la bonne longueur : on doit pouvoir embrasser d'un coup d'œil le début et la fin. Ce serait le cas si les compositions étaient plus courtes que celles des Anciens et équivalaient à celles de l'ensemble des tragédies produites en une seule représentation ». Apollonios a voulu réaliser le type d'épopée préconisé par Aristote : les *Argonautiques* comptent 4 chants (nombre égal à celui des pièces qui constituent une tétralogie dramatique jouée dans une même journée) au lieu de 24 dans l'*Illiade* ou dans l'*Odyssée* ; le nombre des vers de chaque chant varie entre 1 285 et 1 781 (comme pour une tragédie de Sophocle ou d'Euripide) alors que la moyenne des chants d'Homère est proche de 600 dans l'*Illiade*, de 500 dans l'*Odyssée*. De plus, certains épisodes des aventures de Jason et de ses compagnons à la recherche de la Toison d'or conservée en Colchide et les incidents de leur retour avaient souvent été portés à la scène, notamment par Eschyle et Sophocle pour ne rien dire de la *Médée* d'Euripide. Tant dans sa forme que dans son contenu, l'épopée d'Apollonios atteste l'intérêt que le poète a porté à la tragédie attique, alors que les travaux de l'érudit concernent plutôt Homère, Hésiode et quelques lyriques.

Le successeur d'Apollonios à la direction de la bibliothèque, Ératosthène (vers 275-195), était un savant aux compétences multiples, le dernier des aristotélisants à avoir eu la même variété d'intérêts que son maître indirect : philosophie, mathématique, astronomie, géographie, histoire, philologie, poésie, et à n'avoir pas méprisé les applications pratiques de la science. Né à Cyrène comme Callimaque, précepteur du futur Ptolémée IV comme Apollonios l'avait été de Ptolémée III, il est surtout connu pour avoir calculé avec précision la circonférence de la terre, mais il est aussi le premier à s'être qualifié de philologue, au sens d'érudit, au lieu de *grammaticos*, détournant le sens d'un mot appelé à une grande fortune, mais qui chez Platon signifiait seulement « qui aime discuter, ou bavarder ». Il s'était intéressé au théâtre et son ouvrage sur la comédie ancienne comptait au moins 12 livres, mais rien n'indique, à un détail près que nous allons voir, qu'il ait travaillé aussi sur la tragédie. Estimé par Archimède, qui lui dédia sa *Méthode relative aux propositions mécaniques* précédée d'une lettre attestant les bonnes relations des deux savants, Ératosthène avait travaillé sur le problème de la duplication du cube. Au début de la lettre adressée au roi Ptolémée dans laquelle il traitait de ce sujet, il cite trois vers d'un tragique anonyme (adesp. 166 Kannicht-Snell) : Minos, en train de faire construire un tombeau pour Glaucos, le fils qu'il avait eu de Pasiphaé, demandait naïvement à l'architecte de doubler chacune des dimensions de la chambre mortuaire cubique pour doubler son volume. Certains ont mis en doute l'authenticité de cette lettre, citée par

Eutocius (né vers 480) dans son commentaire du *Traité de la sphère et du cylindre* d'Archimède, mais, à supposer qu'elle soit l'œuvre d'un faussaire, elle montre du moins qu'Ératosthène passait pour connaître et citer les poètes tragiques. Parmi ses autres activités, il faut mentionner au moins, en raison de son importance pour la datation des faits, son travail de chronologie : il a été le premier à ajuster la correspondance entre les magistrats éponymes des principales cités grecques et le cycle quadriennal des Olympiades, dont la première commence en 776, fournissant ainsi une chronologie générale pour l'ensemble du monde grec. On aurait aimé s'arrêter davantage sur la personnalité et les travaux d'Ératosthène, savant de la lignée de ces hommes à qui rien n'est étranger, de la philosophie à l'astronomie, de la poésie et de l'érudition à la mathématique. Il y a deux ans, nous avons vu l'alliance de la philosophie et de la médecine chez Galien comme chez les grands penseurs arabes. Et sans attendre la Renaissance, avec Léonard de Vinci et Pic de la Mirandole, le moyen âge occidental a connu, de Gerbert d'Aurillac à Pierre d'Espagne, pour ne parler que de deux papes (Sylvestre II et Jean XXI), des savants de la même trempe.

Pour respecter la chronologie, en tenant compte du fait que les travaux d'édition des tragiques n'ont pas encore commencé à Alexandrie au temps où Ératosthène dirigeait la bibliothèque du Musée, il faut quitter l'Égypte ptolémaïque et se diriger vers l'Italie du III<sup>e</sup> siècle. Il y a quelques années, je m'étais élevé ici-même contre l'« alexandrinocentrisme », c'est-à-dire la tendance à croire que tout travail érudit, à partir de la fondation du Musée, s'est fait à Alexandrie et a rayonné de là sur le monde hellénistique, puis sur le monde romain. Des cas qu'on néglige trop souvent montrent qu'à date ancienne d'autres points du monde méditerranéen ont connu, par une voie qui ne passe pas par Alexandrie, les œuvres dramatiques créées pour les théâtres d'Athènes.

L'une des conséquences de la colonisation grecque (vers 775-550), dont il avait déjà été question l'an passé au début du cours sur la tradition des tragiques, c'est le développement progressif d'une vie culturelle dans ce qui n'était à l'origine que des comptoirs commerciaux. On a donc retracé brièvement l'activité des poètes lyriques dans quelques cités de Grande-Grèce et de Sicile, dès le VI<sup>e</sup> siècle, et relaté le rôle de la grande île dans la naissance du théâtre, avec la comédie d'Épicharme (vers 550-460) et les mimes de Sophron dont les dialogues en prose passent pour avoir donné à Platon, qui les admirait, l'idée d'exposer sous cette forme sa pensée philosophique. Il n'est donc pas surprenant que la tragédie attique ait été connue et représentée très tôt en Sicile. Le cas d'Eschyle le montre bien. Invité peu après 472 par le tyran Hiéron de Syracuse, il fit jouer *Les Perses* dans sa cité, puis composa à sa demande une tragédie, *Les Etnéennes* ; invité de nouveau en Sicile après le triomphe de *Orestie* (458), il y mourut peu après.

La tragédie attique a donc été connue très tôt en Sicile. Son influence ne s'est pas limitée à quelques représentations de circonstance ; des exemplaires

écrits sont parvenus en Grande-Grèce et dans l'île avant la fin du V<sup>e</sup> siècle et tout au long du IV<sup>e</sup> siècle. Mais la situation des Grecs dans l'Occident hellénisé a déjà bien changé depuis le temps d'Hiéron et d'Eschyle. La montée progressive de la puissance punique en Sicile, puis la conquête romaine de l'Italie du sud achevée vers 270, entraînent des bouleversements politiques, mais aussi culturels. Rome se trouve directement en contact avec la civilisation grecque dont elle n'avait jusqu'alors subi l'influence qu'à travers des intermédiaires. Après la chute de Tarente (272), la prise de Syracuse (212) et la destruction de Capoue (211), Rome, où avaient afflué les dépouilles des cités de Grande-Grèce et de Sicile, devient le centre de l'hellénisme en Occident, un peu comme Alexandrie l'était devenue en Orient, mais plus tard et dans des conditions très différentes : dans l'Égypte lagide, le grec est la langue du souverain, de l'administration, de l'armée et des activités culturelles ; à Rome, c'est le latin qui garde ces fonctions. D'où le rôle important que vont jouer, dans la tradition des tragiques, les traductions et adaptations du grec en latin, dont certaines seront, beaucoup plus tard, à l'origine de la tragédie classique, en France et ailleurs.

D'après une indication de Cicéron (*Brutus*, 72), c'est en 240 que Livius Andronicus, originaire de Tarente, fit représenter aux *ludi Romani* une *fabula*, c'est-à-dire une histoire mise en scène à la mode grecque et d'après un modèle grec dont se trouvent repris le sujet, les personnages, l'action et jusqu'aux types de vers, mais la langue de la *fabula* est le latin. C'est avec Livius Andronicus que naît, comme une littérature de stricte imitation, la littérature latine. Il fallait pour cela que fussent réunies plusieurs conditions, politiques, culturelles et matérielles, qu'on a rappelées avec un certain détail et dont la conjonction est à l'origine d'un cas d'acculturation particulièrement réussi qui commence bien avant la *Graecia capta* (le sac de Corinthe est de 146, Athènes est prise en 86). Si Livius Andronicus a utilisé le saturnien, un vieux vers latin, pour sa traduction de l'*Odyssée*, il a été fidèle, et ses successeurs après lui, aux mètres grecs pour les traductions d'œuvres dramatiques. C'est ce qu'a fait Naevius, un Campanien, dont la première pièce a été représentée en 235, et après lui Ennius (né en 239), un Messapien. Les sujets traités par ces trois poètes, dont aucun n'était latin, sont tirés, à de rares exceptions près, de la mythologie et des légendes grecques ; en majorité, ils se rattachent plus ou moins étroitement aux tragédies d'Euripide, ce qui témoigne à la fois des goûts de l'adaptateur et de son public. Malheureusement, de cette abondante production — vingt titres de tragédies d'Ennius sont connus — seuls quelques fragments nous sont parvenus.

Il est probable que les poètes latins, à partir de Pacuvius (né vers 220), ont fait appel à des modèles grecs qui dépendaient de l'édition alexandrine des tragiques. On s'est donc arrêté là. Après ce détour par Rome dont les résultats, du point de vue de l'établissement et de la critique du texte grec, sont quelque peu décevants pour qui aurait espéré remonter jusqu'aux exem-

plaires attiques du V<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle, il faudra donc revenir, l'an prochain, à Alexandrie, pour examiner les travaux d'Aristophane de Byzance et de ses successeurs.

J. I.

*Séminaire : Recherches et perspectives nouvelles en histoire des textes grecs*

La recherche a porté sur le mode de composition des dernières tragédies de Sophocle et sur les problèmes textuels qu'il permet de résoudre. On a terminé en présentant et discutant les témoignages papyrologiques sur la musique dans les tragédies d'Euripide.

M. Alain Blanchard (directeur de l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne) a fait un exposé sur la tradition complexe d'un fragment de l'épicurien Métrodore attesté dans la mosaïque d'Autun découverte au cours de l'été 1990.

M. Jean-Pierre Levet (professeur à l'Université de Limoges) a présenté les œuvres de logique, puis les œuvres de médecine de Pierre d'Espagne, et dégagé leurs sources antiques.

*Enseignement à l'étranger*

Les deux derniers cours ont été donnés en mars à Madrid, à la Casa de Velázquez dont le directeur, M. Joseph Pérez, s'était mis en relation avec les professeurs de philologie classique de l'Université Complutense. Les sujets traités ont été : « Transformations du livre antique : du rouleau au codex » et « La composition de l'*Électre* de Sophocle ».

PUBLICATIONS

— La tradition des tragiques grecs, *Annuaire du Collège de France, 1989-1990*, 90<sup>e</sup> année, p. 655-662.

— Papiers orientaux et papiers occidentaux. Les techniques de confection de la feuille, *Bollettino dell'Istituto Centrale per la Patologia del Libro*, t. 42, 1988 [1990], p. 57-79.

— Ménandre, *Les Sicyoniens*, dans H.-J. Martin et J. Vezin (éd.), *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, 1990, p. 30-33.

— Chrysippe, *Sur les propositions négatives*, *ibid.*, p. 34-36.

— Platon, *Le Banquet*, *ibid.*, p. 37-39.

— Bacchylide, *Épinicies*, *ibid.*, p. 40-43.

— La Bible grecque : le *Codex Sinaiticus*, *ibid.* p. 60-65.

— Le livre de Job commenté, *ibid.*, p. 66-71.

— Grégoire de Nazianze, *ibid.*, p. 122-124.

— Jean Damascène, *ibid.*, p. 125-127.

- Homère, *Iliade*, *ibid.*, p. 138-141.
- Platon, *République* et *Timée*, p. 142-145.
- (En collaboration avec L. Fossier) *Déchiffrer les écritures effacées*. Actes de la Table ronde, Paris, Éd. du C.N.R.S., 1990, in-4°, 107 p.
- Conclusion, dans *Déchiffrer les écritures effacées*, p. 105-106.
- La composition rythmique des cantiques de Luc, *Revue Biblique*, t. 98, 1991, p. 5-50.

#### ACTIVITÉS DIVERSES

- Colloque international « Dotti bizantini e libri greci nell'Italia del sec. XV », Trente, 22-23 octobre 1990 (communication sur « Les origines paléographiques et épigraphiques de la typographie grecque »).
- Colloque international « Tradizione e ecdotica dei testi medici tardoantichi e bizantini », Anacapri, 29-31 octobre 1990 (communication sur « Les traductions arabes de traités médicaux grecs et leurs différents types de sources »).
- Conférence Émile Legrand, organisée à la Sorbonne par la Société des études néo-helléniques, 20 novembre 1990 (« Les débuts de la typographie grecque »).
- Table ronde de Codicologie comparée, Paris, École normale supérieure, 5-6 décembre 1990 (communication sur « Les cahiers des manuscrits grecs »).
- Conférences à l'Université de Bonn (novembre 1990), à l'U.N.E.D. de Madrid (mars 1991), au Centre Jean Bérard et à l'Université de Naples (avril-mai 1991).
- IV<sup>e</sup> Séminaire international de papyrologie, Strasbourg, 15-20 juillet 1991 (« De la cursive documentaire à la minuscule livresque : naissance d'une écriture »).
- Organisation de la Table ronde « Mouvement des idées : traductions et circulation des livres à Byzance » au XVIII<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines (Moscou, 8-15 août 1991).

#### PROFESSEUR INVITÉ

- M.C.J. RUIJGH (Université d'Amsterdam), conférence sur « Les origines mycéniennes de la tradition épique », le 12 décembre 1990.

---

#### DISTINCTION

- Membre étranger de l'Accademia Nazionale dei Lincei.